

Gérard Dagenais

## NOS ÉCRIVAINS ET LE FRANÇAIS

PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE et immédiatement après, j'ai traduit de l'anglais, sous le pseudonyme d'Albert Pascal, plusieurs longs ouvrages : MON JOURNAL A BERLIN de Shirer, L'AMERIQUE LATINE de Gunther, etc., et je me rappelle les difficultés auxquelles je me suis heurté au cours de ces travaux, qui m'ont surtout servi d'exercices comme j'avais alors entrepris résolument d'étudier le français. Il est naturel que j'aie éprouvé le désir de lire attentivement la traduction, publiée par les Editions HMH il y a quelques semaines, que M. Jean Simard a faite du premier roman de l'écrivain canadien-anglais Hugh MacLennan, "BAROMETER RISING", paru en 1941. Le traducteur a excellemment rendu ce titre par LE TEMPS TOURNERA AU BEAU.

M. Simard est un écrivain et ce qu'il écrit se lit agréablement. Il ne me fallut pas plus de deux ou trois pages pour m'habituer au rythme du récit puis j'oubliai presque complètement que ce roman était une traduction. Je fais ainsi à M. Simard le premier compliment que mérite un bon traducteur : l'effort qu'il a fourni n'est pas sensible, sa transposition donne l'impression d'une oeuvre originale. Ce n'est cependant pas du Jean Simard. L'aventure qu'on raconte intéresse : le nom de l'auteur n'a pas d'importance.

Le mot transposition que je viens d'employer résume les caractères essentiels de la traduction.

Le journal parisien LE MONDE publiait il y a quelque trois ans, à propos de l'ouvrage de Georges Mounin LES PROBLEMES THEORIQUES DE LA TRADUCTION, un article signé Jean Lacroix sur les rapports de la traduction avec la linguistique. Cet article commençait comme suit :

*Le problème de la traduction aujourd'hui est étrangement analogue à celui du mouvement pour les Anciens. Parménide ne niait pas l'existence du mouvement, mais plutôt son droit à l'existence, sa possibilité théorique. Inversement, la traduction a longtemps été tenue comme allant de soi et ne posant aucune difficulté de principe. Ce qui impliquait le postulat de l'identité de l'esprit humain et de l'universalité des formes de connaissance. (. . .) Si l'homme est un animal raisonnable et si la raison est commune à tous, les différentes langues ne sont que des expressions diverses d'un même langage, disait Delacroix : elles sont évidemment traduisibles les unes dans les autres. Mais la linguistique contemporaine met en question ce postulat de l'unité de l'esprit humain. ELLE MONTRE QUE CHAQUE LANGUE IMPLIQUE UNE VISION DU MONDE QUI LUI EST PROPRE.*

Oublions pour un moment le livre de M. Simard et ouvrons une parenthèse. En Amérique du Nord, dans beaucoup d'entreprises industrielles et commerciales et d'agences de publicité dirigées par des hommes de langue anglaise, on continue de croire au postulat de l'unité de l'esprit humain, c'est-à-dire qu'on impose à la traduction de la réclame préparée en anglais de n'être rien de plus qu'une reproduction plus ou moins acrobatique de celle-ci. La réclame agit quotidiennement sur les esprits et il faut attribuer pour une bonne part à cette influence, même souvent

quand le vocabulaire employé est correct, la détérioration de la pensée française au Canada. La même observation s'applique à la traduction des lois fédérales, qui sont pensées en anglais. Inspiré et déterminé par ces lois dans une grande mesure, le langage administratif du Québec exprime une mentalité qui, dans bien des cas, n'a plus grand chose de français.

M. Lacroix rappelait dans son article l'affirmation de saint Thomas : *tout ce qui est reçu l'est suivant le mode de celui qui reçoit*. L'assimilation s'accomplit par l'accumulation de choses qu'on est forcé de recevoir selon un mode qui n'est pas le sien.

Revenons au roman traduit par M. Simard. Pour juger la qualité de sa transposition, il fallait se reporter au texte de M. MacLennan. Je me suis procuré un exemplaire de "BAROMETER RISING" et j'ai repris la lecture de la traduction à la première ligne en faisant de l'analyse comparée.

Quelles sont les principales difficultés de la traduction? Cela revient à demander : que doit être une traduction ? Je suis de ceux qui ne croient pas à la possibilité de la traduction proprement dite et qui, au contraire, sont d'avis qu'une traduction n'est, à la vérité, qu'une interprétation. La vérité de la théorie contemporaine se manifeste sommairement dans les premières lignes mêmes du roman dont nous parlons.

"*He had been walking around Halifax all day*, écrivit M. MacLennan, *as though by moving through familiar streets he could test whether he belonged here and had at last reached home.*"

Mettons en relief les expressions "*walked around*", "*by moving through*" et "*he belonged here*". A strictement parler, ces mots revêtent des formes de pensée impossibles à reproduire en français. Il faut les modifier : on ne fait pas partie d'un lieu et, par conséquent, on n'appartient pas à un lieu; on n'avance pas par ou à travers un chemin et l'on ne marche pas autour d'une ville pour la visiter. La langue anglaise éveille premièrement des images qui se transforment en idées; la langue française éveille premièrement des idées qui se transforment en images. Ce que je viens de dire est simpliste. Les différences entre les deux langues sont nombreuses et subtiles, mais cette indication est bonne et quiconque veut faire de la traduction doit en tenir compte.

M. Simard a traduit la première phrase du récit de la façon suivante : *Toute la journée, il avait erré dans Halifax, comme pour vérifier, en arpentant des rues jadis familières, s'il était vraiment d'ici. Si c'était bien chez lui qu'il était vraiment rentré*. On pourrait noter que *vraiment* fait double emploi avec *bien* et qu'il eût suffi d'écrire *s'il était bien* ou *s'il était vraiment rentré chez lui*. Mais cela, c'est de la stylistique et nous parlons aujourd'hui de traduction.

Il n'est pas nécessaire d'appuyer sur le sens des mots employés par le traducteur pour que chacun saisisse jusqu'à quel point son texte est de la *transposition*. Son interprétation, cependant, ne trahit pas l'auteur. Elle suit fidèlement la pensée de ce dernier.

Voici donc la première grande difficulté de la traduction d'un ouvrage littéraire : transposer sans trahir. On sait cela, mais les problèmes que cette difficulté pose sont bien plus considérables que se le sont imaginé jusqu'à maintenant la plupart de nos traducteurs.

Parmi les ouvrages que j'ai traduits, il en est un dont l'auteur est assurément

l'homme le plus vaniteux qu'il soit possible de connaître. J'ai fait sa connaissance en traduisant son livre et, tout le temps que j'ai été occupé à ce travail, j'ai eu honte de moi, car il me fallait, à longueur de journée, me retenir dans sa peau pour adopter, de façon générale du moins, le style pompeux qui le caractérise. J'imagine que les comédiens qui jouent certains rôles désagréables doivent éprouver ainsi, après chaque représentation, une sorte de dégoût. C'est un véritable dédoublement de personnalité qui se produit chez le traducteur comme chez le comédien. Mais Jovet restait Jovet et le premier devoir de celui qui traduit est de veiller tout autant à ne pas trahir sa langue, c'est-à-dire la culture à laquelle il appartient, qu'à ne pas présenter une adaptation déformante de l'oeuvre qu'il transpose. Jusqu'à quel point peut jouer la liberté de l'interprète ? C'est toujours un cas d'espèce.

Certains personnages de "*BAROMETER RISING*" s'expriment en anglais populaire. L'auteur les fait dialoguer pour ainsi dire sans corriger ni leurs fautes de grammaire ni leurs fautes de prononciation. "*You English?*" — "*Funny, I thought you were an English fella.*"

Le traducteur a jugé avec raison qu'il ne trahirait nullement l'auteur et qu'il n'altérerait nullement le climat de l'intrigue en ne cherchant pas à transposer les dialogues de cette sorte en français populaire. Il écrit : *Vous êtes Anglais ? et C'est drôle, je vous aurais pris pour un Anglais.*

Quand je dis que M. Simard ne transpose pas en français populaire, il faut s'entendre. Il y a du populaire dans le dialogue français, mais il n'est pas de la même espèce que celui du dialogue anglais. C'est du populaire qui n'est pas naturaliste, du populaire en quelque sorte stylisé. La transposition est ici d'une étude fascinante. Le populaire ne se situe pas aux mêmes endroits en français qu'en anglais et il est très mesuré.

Voici une réplique. Un restaurateur explique pourquoi il n'est pas resté longtemps dans l'armée pendant la guerre. "*They let me out*, dit-il, *on account of varicose veins. That's why I only got to Québec.*" Ce qui est traduit comme suit : *Ils m'ont licencié, rapport à mes varices. C'est d'ailleurs pour ça que je ne me suis pas rendu plus loin que Québec.*

On pourrait écrire des pages sur ces deux phrases. "*To let someone out*" est du langage très simple. Licencié est le terme propre auquel correspond en anglais "*to discharge*". A l'inverse "*on account of*" est de l'excellent anglais pour dire "*à cause de*". *Rapport à* est du français populaire, d'un français populaire éloigné, du reste, de celui qui se parle au Canada.

Quand les personnages de "*Barometer Rising*" sont des gens d'une certaine instruction qui s'expriment familièrement, on retrouve le même jeu d'adaptation.

Exemple: "*Please don't think I'm intruding, Mackenzie. I saw you at Wain' wharf yesterday and this morning I guessed you were the man Mr. Macrae had come to find. As I didn't know where to locate him this morning, I came to you instead.*" *He turned to Neil. "I may be able to help both of you, if you're willing to let me."* Traduction « *N'allez pas croire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, monsieur Mackenzie. Mais je vous ai entrevu hier, au quai de Wain, et j'ai compris tout à coup que c'était vous l'homme que cherchait monsieur Macrae ; et, comme j'ignorais où le joindre ce matin, j'ai pensé que je le trouverais peut-être ici.*" *Il se tourna vers Neil. "Il se peut que je sois en mesure de vous venir en aide à tous les deux, si seulement*

*vous me laissez faire.* » C'est bon.

M. Simard est loin, cependant, d'avoir échappé à tous les pièges que la connaissance de l'anglais ouvre sous les pas de n'importe quel Canadien français. Son texte comprend des anglicismes, dont le plus grave est d'avoir suivi servilement la façon anglaise d'imprimer les dialogues: pas de tirets au début des lignes, mais des guillemets partout. Même des guillemets placés avant et après l'incise qui, dans une réplique, désigne le personnage qui parle.

Certains anglicismes de style s'expliquent mal, car rien, dans le récit de M. MacLennan, n'incitait à les commettre. Voici, en particulier, un passage où le traducteur, en errant dans sa façon d'écrire, va jusqu'à trahir l'auteur. Celui-ci s'abstient de faire intervenir le lecteur. Or M. Simard emprunte à l'usage américain un mode d'expression qui s'adresse directement au lecteur : *Au-dessus du linteau, une énorme, tête, d'original vous fixait de son regard vitrifié*, alors que M. MacLennan avait écrit simplement "A moose head stared glassily from about the mantel." Et, dans le paragraphe suivant : *les photographies pendues aux murs vous démontraient que Jim Fraser n'était pas qu'un simple amateur de sport* pour traduire "the photographs hanging from the walls showed that Jim Fraser was not a professional sportsman". Que viennent faire dans le récit ces *vous*, qui, du reste, sont de mauvais goût. Le lecteur sait bien qu'il n'était pas présent. C'est le soumettre à une familiarité déplacée.

Enfin, le canadianisme qui consiste à prêter au *plongeon*, oiseau pêcheur qu'on trouve dans nos lacs, le nom vulgaire de l'aigle de mer, qui n'appartient pas à la faune de notre pays, *huard*, est une faute de français pure et simple.

---

Source : *Nos écrivains et le français*, Éditions du jour, Montréal, 1967, p. 95-101.